

Simon Grangeat

La mare à sorcières

Théâtre
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

La Mare à sorcières a été écrite en immersion dans deux classes de l'école Jean Macé, à Oullins (69), sur invitation du théâtre de La Renaissance. Un immense merci à Marie-Hélène Félix pour avoir initié cette aventure, à Agnès Thomas et Nelly Milly, enseignantes complices de A à Z, ainsi qu'à tous les élèves, joyeuses parties prenantes de l'écriture !

PERSONNAGES

PIERRE

NINA

ISBN : 978-2-211-32013-9

© 2022, l'école des loisirs, Paris

Loi numéro 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2022

Dépôt légal : avril 2022

Imprimé en France par XXX
à XXX

PROLOGUE

*Pierre et Nina se tiennent côte à côte.
Au public.*

PIERRE. — Là où j'habite, je connais par cœur.
Tous les petits cailloux.
Les brindilles.
Tous les buissons.
Les arbustes.
Les chemins de terre.
Tout.
Je connais tout par cœur.
La boue après la pluie.
Les herbes vertes et puis jaunes.
Les flaques.
Les premiers gels qui recouvrent le paysage de blanc.
L'odeur des feux de bois qui sort des cheminées.
C'est chez moi, je connais par cœur.
Comment on passe du printemps à l'automne. De
l'automne à l'hiver, au printemps.
C'est là que je suis né.
En hiver.
Sous la neige.

Enfin, pas vraiment sous la neige parce que mes parents, ils avaient quand même une maison avec un toit sur la tête.

Mais sous la neige parce que, dehors, c'était impossible de rejoindre la maternité.

Ça tombait en tempête.

C'est ce qu'ils m'ont raconté, mes parents.

Ça fourrait les voitures dans les talus.

Ça avalait les jambes jusqu'au-dessus des genoux.

Pas un temps à mettre un accouchement dehors, quoi.

Alors ma mère, elle s'est installée confortablement et avec mon père, ils ont fait ce qu'il fallait pour que j'arrive ici.

Confortablement.

Ce qui fait que c'est difficile d'être plus d'ici que ce que je suis d'ici.

Depuis tout le temps.

NINA. — Pas comme moi !

PIERRE. — Pas comme toi, non. Mais ça, au début, on le sait pas.

NINA. — Moi, je connais les trottoirs des grandes villes.

Les trottinettes électriques.

Les vélos-cargos.

Le métro, le tramway, les gares et les aéroports.

J'ai déjà voyagé trois fois à l'autre bout du monde : la première fois, c'était pour nager au milieu des tortues ;

la deuxième, c'était pour traverser le désert à dos de dromadaire ;

la troisième, pour me perdre au milieu des arbres géants d'une forêt préhistorique.

J'adore.

Quand tout est bleu.

Ou tout gris.

Le vert, partout.

J'adore.

Le bruit des villes dans des langues que tu connais pas.

Les sons qui t'arrivent aux oreilles, que tu aurais même jamais imaginés !

Les klaxons.

Les taxis.

Taxis-voitures.

Taxis-motos.

Taxis-vélos.

Les cris des marchands de trucs qui se mangent et puis, quand tu les approches de ton nez, t'es plus tout à fait sûre de vouloir les goûter...

J'adore.

PIERRE. — Ça doit être chouette, quand même.

NINA. — Plus que chouette, sûr. Ce qui fait que quand je me suis retrouvée toute seule ici...

1.

Dehors.

Un pré d'herbes jaunes et rêches, dans la chaleur de l'après-midi.

PIERRE. — Salut.

NINA. — Salut.

PIERRE. — Je t'ai jamais vue par ici, avant.

NINA. — Moi non plus.

PIERRE. — Oui, mais moi, je suis chez moi.

NINA. — C'est chez toi, là ?

PIERRE. — Chez mes parents, oui.

NINA. — Tu vis dans un pré d'herbe ? T'es un campeur nomade ?

PIERRE. — Ce pré d'herbe, il est à mes parents. Les vaches de mes parents, c'est des tarines. C'est

des vaches à lait. Tu connais les tarines ? Elles sont là-bas. Tu les vois ?

NINA. — Qu'est-ce que tu fais tout seul ? Tu t'ennuies à mourir ?

PIERRE. — Regarde : il y a un *Cryptocephalus aureolus*.

NINA. — Un cryptoquoi ?

PIERRE. — C'est un coléoptère.

NINA. — Génial !

PIERRE. — Moi, j'adore la couleur de sa carapace. On dirait une armure en métal, un genre de chevalier insecte. Viens voir ! Dans ce trou, là, tout à l'heure, il y avait un monilis. Tu connais ? Le monilis, il est brillant, genre armure de feu.

NINA. — Tu dois vraiment rien avoir à faire, toi.

PIERRE. — Pourquoi tu es ici toute seule ? Tu t'es perdue ?

NINA. — Tu trouves que j'ai une tête à me perdre ? Il faut que je te laisse, j'ai des aventures qui m'attendent.

Nina va pour sortir.

PIERRE. — Hé !

NINA. — Oui ?

PIERRE. — Je serais toi, j'irais pas trop toute seule par là-bas. C'est juste une forêt. C'est sombre et il y a trop rien dedans. Que des trous de boue et des endroits pour te faire mal si tu les connais pas.

NINA. — Ça te fait peur ?

PIERRE. — Moi ? Je connais par cœur.

Nina hausse les épaules et sort.

Pierre reste seul un instant.

Nina revient aux côtés de Pierre.

Au public.

PIERRE. — C'est comme ça que ça se passe, la première fois qu'on se voit.

NINA. — Que c'est juste le début d'une histoire, et on le sait pas encore.

PIERRE. — C'est rien qu'une prétentieuse. C'est ce que j'ai pensé d'abord. J'ai rien dit.

NINA. — Ça se voyait dans tes yeux.

PIERRE. — Je t'ai vue continuer sur le chemin. J'ai fait semblant de pas te regarder, au cas où tu te retournerais, mais en vrai, je jetais quand même un œil vers toi. *(Au public.)* Je voulais pas qu'elle croie qu'elle était si importante que je pouvais pas faire autrement que de la suivre des yeux.

NINA. — J'adore.

PIERRE. — Tu m'as pas écouté.

NINA. — Je pouvais pas faire demi-tour : tu me regardais.

PIERRE. — Elle a marché jusqu'à la forêt — avec les branches qui tapent dans les yeux, les trous de boue dans les chemins, avec les arbres jusqu'au ciel qui empêchent la lumière de passer, ce qui fait que c'est la nuit, même en plein jour.

NINA. — Si tu avais arrêté de me surveiller, j'y serais même pas entrée, dans ta forêt. Pour de vrai, elle faisait quand même un peu peur.

2.

Le lendemain, au même endroit, dans l'après-midi.

NINA. — Tu traînes toujours à quatre pattes comme ça ?

PIERRE. — T'as pas été dévorée par le monstre des forêts ?

NINA. — T'avais raison, hier.

PIERRE. — Je sais.

NINA. — C'est presque tout noir et il faut faire attention où tu mets ta tête.

PIERRE. — T'approche pas trop près, tu vas la faire s'enrouler, je pourrais plus rien observer.

NINA. — J'ai pas eu peur. Qu'est-ce que tu regardes ?

PIERRE. — Ça t'intéressera pas.

NINA. — Elle est pas super belle, ta forêt.